Chapitre 4 : Le chant du Carottier

Par ClairDeLouve

Publié sur Fanfictions.fr.
Voir les autres chapitres.

Chapitre 4 - Le chant du Carottier

Le transfert vers le site de forage fut une lente agonie logistique. Pour acheminer les centaines de kilos de matériel, foreuses, tubes d'échantillonnage, batteries et vivres, il fallut charger les pulkas. Ces luges de transport en composite, profilées comme des cercueils étroits et d'un gris industriel, semblaient attendre leurs victimes sur la glace. Cassidy se retrouva harnachée à quarante kilos de métal et de fournitures, une ligne de nylon rigide la reliant à sa charge comme un cordon ombilical de souffrance. Chaque fois qu'elle faisait un pas, elle sentait l'inertie de la luge qui résistait, une force morte qui refusait de quitter l'immobilité. Dès les premières foulées, la réalité physique de l'Alaska pulvérisa ses certitudes citadines avec une cruauté méthodique. À Chicago, Cassidy se targuait d'une forme olympique. Elle avait investi des années et des milliers de dollars dans son corps, entretenu par trois séances hebdomadaires de Pilates dans un studio climatisé du Loop, entre deux réunions de fusion-acquisition. Elle pensait connaître son anatomie, ses limites, la souplesse de ses tendons. Elle découvrit, dans la douleur, qu'elle n'avait possédé jusqu'ici qu'une machine d'apparat, un corps conçu pour les miroirs des salles de sport, pas pour la traction animale. Le supplice s'installa d'abord dans les épaules. La sangle du harnais, malgré son rembourrage technologique, devint un instrument de torture. Elle lui ciselait le trapèze gauche, s'enfonçant millimètre par millimètre à travers les épaisseurs de Gore-Tex et de polaire. À chaque pas, la pulka donnait un coup de boutoir saccadé, une secousse sèche qui remontait le long de la corde et résonnait jusque dans ses vertèbres cervicales. Rapidement, l’acide lactique commença à saturer ses muscles, transformant ses cuisses en blocs de plomb brûlant. La douleur n'était plus une alerte, c'était un état permanent. Chaque montée de genou devenait une négociation laborieuse avec la gravité. Mais le plus insupportable restait ce qu'elle nommait le « goût de fer ». L’air de l'Icefield était si sec, si violemment dépouillé de toute humidité par le gel, qu’il déshydratait ses muqueuses à chaque inspiration forcée. Ses poumons semblaient se tapisser de verre pilé. Une saveur métallique, le goût de son propre sang s'échappant des micro-fissures de ses bronches irritées, envahit sa gorge et ne la quitta plus. Elle n'était plus la directrice de fonds qu'elle avait été. Elle était une bête de somme, un organisme élémentaire dont le monde s'était réduit à la répétition mécanique du pas suivant, dans un brouillard de douleur sourde et de vapeur d'eau glacée.

Quelques mètres devant elle, Sarah n’était plus une femme, mais une force cinétique pure, une machine biologique optimisée pour le froid. Elle semblait avoir évacué toute trace d'humanité

pour devenir une simple extension de sa propre luge. Son silence était total, une absence de mots qui pesait plus lourd sur les épaules de Cassidy que son propre chargement. Sarah ne rompait le calme que pour jeter, d'une voix monocorde, des coordonnées GPS ou des corrections de cap. Sa parole n'était plus un lien social, mais un outil de navigation froid. Cassidy, observant la nuque raide de la géologue et la cadence de ses bâtons, tentait de percer le mystère de cette obsession. Qu'est-ce qui pouvait pousser un être humain à s'infliger un tel calvaire ? Sarah ne semblait pas fuir un deuil, elle n'exhibait aucune blessure apparente. Elle semblait plutôt chercher une vérité si froide et si absolue qu'aucun sentiment humain n'aurait pu y survivre. Elle était une machine de guerre lancée contre le temps, hantée par la fermeture imminente de la « fenêtre météo », ce court répit de quelques jours avant que l'Icefield ne se referme comme une mâchoire de glace, interdisant tout mouvement.

L'Icefield se déploya enfin dans toute sa cruauté monotone. C'était une immensité blanche, un désert de nacre dépourvu du moindre relief, de la moindre ombre pour accrocher le regard ou stabiliser l'oreille interne. Le ciel et la terre se confondaient dans un dégradé de gris perle, annulant toute notion de distance. Cassidy marchait dans un bol de lait géant, sans savoir si elle avançait ou si elle faisait du surplace. Dans ce vide sensoriel, l'esprit de Cassidy commença à vaciller. Privé de repères extérieurs, son cerveau se mit à bricoler des mirages avec les lambeaux de son ancienne vie. Sous l'effet de l'hypoxie et de l'éclat blanc de la neige, elle crut voir, à l'horizon, les ombres familières de la skyline de Chicago. Des nuages bas prenaient soudain la forme de la Willis Tower ou des antennes du John Hancock Center. Les gratte-ciels de verre et d'acier semblaient flotter au-dessus du glacier, spectres urbains nés d'une nostalgie fiévreuse et d'un manque de glucose. Elle tendit la main, comme pour toucher la vitre d'un bureau, mais ses gants se refermèrent sur le vide. Dès qu'elle clignait des yeux, le mirage se dissolvait dans l'immensité aveugle, ne laissant derrière lui que le sifflement du vent catabatique et le crissement lancinant de la luge sur la glace morte. Elle comprit alors que l'Alaska ne se contentait pas de briser le corps. Il dévorait aussi la réalité.

Le forage commença, et avec lui, la fin définitive de la paix minérale qui régnait sur l'Icefield. Ce n'était plus l'Alaska qui s'exprimait par ses craquements de glace ou ses sifflements de vent. C'était une intrusion industrielle brutale, une déchirure acoustique dans un sanctuaire de silence. Le carottier, un cylindre d'acier denté, luisant de graisse basse température, s'élança vers les profondeurs. Il entama sa progression saccadée, grignotant la glace centimètre par centimètre dans un râle de métal supplicié. Le contraste fut un choc violent pour le système nerveux de Cassidy. Jusqu'ici, le silence de l'immensité était une masse pesante, une présence qui absorbait les sons avant même qu'ils n'éclosent. Soudain, le moteur du carottier déchira cette ouate avec un hurlement de turbine. Le vacarme rebondissait sur les parois des montagnes invisibles, créant un écho métallique, une réverbération glacée qui semblait ne jamais vouloir mourir. Cassidy, postée à la base de la structure pour stabiliser le châssis, découvrit la réalité physique de la vibration. Ce n'était pas un simple tremblement de machine. C'était une onde de choc haute fréquence qui remontait le long de ses avant-bras, traversait ses articulations raidies par le froid et venait mourir jusque dans sa mâchoire. Elle sentait ses

dents s'entrechoquer sous l'effet du moteur, une résonance interne, viscérale, qui lui donnait la nausée. Chaque millimètre conquis par le foret envoyait une plainte stridente à travers l'acier, un cri de frottement qui semblait être celui du glacier lui-même, protestant contre cette exhumation forcée. Elle n'était plus qu'une extension de la machine, une pièce d'usure étiquetant des tubes et balayant frénétiquement la « poussière de diamant », ces copeaux de glace qui brillaient d'un éclat féerique avant d'être scellés dans l'ombre des bacs de transport. Alors qu'elle manipulait les tubes de carottage avec des gestes devenus machinalement lents, Cassidy fut frappée par un vertige temporel. Elle observait, fascinée, les petites bulles d'air emprisonnées dans le cylindre de glace translucide que le carottier remontait vers la surface. Sarah lui avait expliqué la mécanique de la chose. Cet air était une archive inviolée. En ce moment même, leurs mains gantées exhumaient une atmosphère qui avait été respirée il y a dix mille ans. Un air pur, ancien, piégé bien avant l'invention des villes, bien avant les bureaux de Chicago, bien avant la naissance et la mort de Mark. Ses pensées, engourdies par l'effort et le froid, dérivèrent vers une métaphore funèbre. Elle commença à percevoir le glacier non plus comme une entité géologique, mais comme un immense mausolée de cristal, un conservatoire de tout ce qui fut. Elle s'imaginait Mark, non pas enterré dans la terre meuble et humide d'un cimetière de l'Illinois, mais figé ici, dans une strate parfaite, préservé à jamais par la haute pression et le gel éternel. Si Sarah pouvait déchiffrer le climat d'une ère disparue dans ces tubes, Cassidy se demanda, avec une pointe de fièvre obsessionnelle, si l'on pouvait aussi retrouver ce que l'on avait perdu en creusant assez profond. Existait-il une profondeur, un seuil géologique, où le deuil se cristallisait enfin pour cesser de faire mal ? Elle caressa la surface brûlante de froid d'une carotte fraîchement extraite. Elle se demanda si, à quelques centaines de mètres sous ses bottes, le temps n'était pas simplement un actif bloqué, un morceau de vie pétrifié que l'on pourrait, avec assez de puissance mécanique, ramener à la lumière du jour. Mais la fatigue est une usure invisible qui ronge la vigilance plus sûrement que le froid. Elle finit par provoquer la faille. Elias, dont les mains tremblaient d'un épuisement que le café ne parvenait plus à masquer, commit l'erreur. Un geste manqué, une seconde de distraction alors qu'il tentait de verrouiller le raccord du carottier. Le tube de métal glissa, manquant de sectionner net les doigts de Sarah avant de heurter le socle avec un bruit de cloche fêlée qui résonna sur tout le site. Le silence qui suivit l'arrêt d'urgence du moteur fut mille fois plus terrifiant que le vacarme précédent. Sarah ne bougea pas. Elle resta immobile pendant plusieurs secondes, fixant le tube au sol, sa respiration créant de petits nuages de vapeur saccadés. Puis, elle explosa. Sa voix ne monta pas dans les aigus. Elle resta basse, monocorde, chargée d'une haine glaciale qui semblait pomper l'oxygène restant autour d'eux.

« Tu es un danger public, Elias. Un déchet académique. »

Chaque mot était une lame de rasoir.

« Si tu touches encore à cette manette sans vérifier trois fois le couple de serrage, je te laisse attacher ta propre luge et tu rentres à pied. Seul. Est-ce que c’est clair ou est-ce que l'altitude a fini de geler le peu de cervelle qui te reste ? »

La violence verbale de Sarah, projetée dans ce décor vide, était d'une cruauté qui fit frissonner Cassidy plus que le vent. Elias, pétrifié, ne répondit rien. Il s'enfonça dans son col, les épaules rentrées comme un animal habitué aux coups. Cassidy observa la scène, le pouls battant dans

ses tempes. À Chicago, les engueulades étaient feutrées, passives-agressives, codées pour sauver les apparences devant les RH. Ici, la colère était brute, sans filtre, sans protection aucune. C'était la loi du Zéro Absolu appliquée aux nerfs. Dans un milieu où la moindre erreur peut devenir une sentence de mort, l'empathie est la première chose que l'on sacrifie. Cassidy reprit son étiqueteuse, les doigts gourds et le cœur serré. Elle réalisait que la tempête qu'elle redoutait n'était pas seulement météo. Elle était déjà là, nichée entre eux trois, plus tranchante et plus imprévisible que n'importe quel vent catabatique.

Le carottier remonta dans un râle de métal supplicié, un cri strident qui semblait déchirer la peau même du glacier. Lorsqu'il finit par expulser le cylindre de glace extrait d'une soixantaine de mètres de profondeur, le bruit s'arrêta net, laissant place à un silence si dense qu'il paraissait plus froid que l'air ambiant. Le tube de cristal, arraché aux entrailles pressurisées de la terre, brillait sous la lumière crue de l'Icefield avec une pureté irréelle. Mais alors que le bloc glissait lentement sur le support de réception, les trois silhouettes se figèrent. Ce n'était plus de la science. C'était une intrusion. La carotte de glace était, en apparence, une œuvre d'art géologique. Un cylindre parfait de dix centimètres de diamètre, parsemé de milliers de micro-bulles d'air argentées, archives gazeuses d'un climat éteint. Mais au cœur de cette colonne translucide, là où la glace aurait dû être d'une clarté absolue, apparaissait une traînée sombre. Ce n'était pas la poussière grise et minérale d'une éruption volcanique ancienne. C'était une substance filamenteuse, d'un brun visqueux, presque noir, qui serpentait à l'intérieur du bloc comme une veine qui aurait éclaté sous la pression. On aurait dit une cicatrice organique emprisonnée dans une prison de diamant. La texture paraissait fibreuse, étrangère à la minéralité environnante, une intrusion biologique qui n'avait strictement rien à faire dans cette strate temporelle. Sous ses gants, Cassidy crut sentir la glace vibrer d'une énergie sourde, malsaine, comme si le sceau d'un secret millénaire venait d'être brisé. L'anomalie ne demandait pas à être étudiée. Elle semblait exiger d'être rendue à l'oubli. Elias se pencha sur l'échantillon, sa lampe frontale balayant frénétiquement la traînée sombre. Cassidy vit le sang refluer de son visage. Le rouge vif causé par le froid vira instantanément à une pâleur de craie. Ses mains, habituellement agitées de tics nerveux, devinrent d'une rigidité de cadavre.

« Ce n'est pas du sédiment, » murmura-t-il, sa voix tremblante presque couverte par le sifflement du vent. « C'est de la matière organique. Des tissus, peut-être des membranes… et c'est frais. Trop frais pour être là, Cassidy. »

Il recula d'un pas, les yeux écarquillés, fixant le tube comme s'il s'agissait d'un engin explosif. La paranoïa, nourrie par des jours d'épuisement et de privation sensorielle, s'installa dans son regard. Il commença à balbutier des fragments de théories. Contamination croisée, bactéries extrémophiles, agents pathogènes préhistoriques libérés de leur stase par le réchauffement de la calotte.

« On ne sait pas ce qu'on réveille en forant si profond. Le Zéro Absolu, ce n'est pas seulement l'absence de mouvement, c'est l'absence de vie connue. Et si ce truc n'était pas mort ? Si c'était juste... en attente de nous ? »

L’excitation scientifique de la matinée s’évapora totalement, remplacée par une angoisse lourde, viscérale. Le glacier n'était plus un terrain d'étude. Il devenait un incubateur géant pour une horreur oubliée.

Le soir tomba avec la brutalité d'un couperet, la température chutant de dix degrés en quelques minutes seulement. Le moteur du carottier fut coupé, laissant place à un vide sonore oppressant. Sous les ordres de Sarah, dont la froideur restait impitoyable malgré l'anomalie, ils procédèrent au scellage de l'échantillon. Cassidy observa Sarah et Elias glisser la carotte dans un caisson isotherme en aluminium renforcé. Les loquets se refermèrent avec un claquement métallique définitif, un bruit de verrou de prison qui résonna contre les parois des montagnes. Pour Cassidy, l'objet n'avait plus rien d'un prélèvement. C'était un cercueil. Un cercueil exhumé par erreur qu'ils allaient devoir garder près d'eux, sous la toile mince de la tente, dans l'intimité forcée et glaciale de la nuit. Alors qu'ils rangeaient le matériel de forage, Cassidy releva la tête. L'Icefield, plongé dans une pénombre bleutée, avait changé de nature. Les sommets environnants, noirs et tranchants comme des lames contre le ciel étoilé, ne lui paraissaient plus comme de simples masses de basalte. Elle se sentit soudain observée par la montagne elle-même. Chaque craquement du glacier lointain, chaque sifflement du vent catabatique sonnait désormais comme un avertissement murmuré. Elles avaient pris quelque chose à la terre, et l'Alaska, dans son immense et froide indifférence, semblait maintenant attendre son dû. Le deuil de Cassidy s'effaçait devant une peur plus primitive. Celle d'être la proie d'un monde qui n'aurait jamais dû être réveillé.

Publié sur Fanfictions.fr.
Voir les autres chapitres.

Les univers et personnages des différentes oeuvres sont la propriété de leurs créateurset producteurs respectifs.
Ils sont utilisés ici uniquement à des fins de divertissement etles auteurs des fanfictions n'en retirent aucun profit.
2026 © Fanfiction.fr - Tous droits réservés